



HAL
open science

La trace de l'ombre. Pour une phénoménologie de la clandestinité littéraire

Nassif Farhat

► **To cite this version:**

Nassif Farhat. La trace de l'ombre. Pour une phénoménologie de la clandestinité littéraire. (Se) représenter sa recherche: figures de soi, figures de l'autre, Ecole Doctorale 3LA, Jun 2023, Lyon (Université Lumière Lyon 2), France. hal-04156774

HAL Id: hal-04156774

<https://hal.science/hal-04156774v1>

Submitted on 11 Jul 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

La trace de l'ombre. Pour une phénoménologie de la clandestinité littéraire

1. Dans un article intitulé « Traces de la littérature clandestine dans la grande littérature [du] XVIII^e siècle », Alain Niderst écrit : « Les traités clandestins ont rarement une véritable valeur littéraire. [...] Pourquoi donc s'intéresser à des ouvrages si peu personnels, souvent si raides et si négligés ? / On y découvre assurément un phénomène passionnant ». M'intéresse ici moins le jugement dépréciatif du chercheur quant à son objet, cette littérature clandestine et, pour Niderst, mineure, que son titre oppose à la grande ; moins ce jugement, d'après lequel la littérature clandestine n'importerait que par les traces qu'elle laisse dans celle des Lumières, que la réévaluation du phénomène qui l'accompagne. D'une littérature médiocre naît un phénomène passionnant. Dans l'étude des textes clandestins, la littérarité le cède à la phénoménalité.

De fait, jugement de valeur mis à part, le glissement qui s'opère ici, de la « littérature clandestine » vers le « phénomène clandestin », n'est pas du tout exceptionnel dans la recherche contemporaine. Il tient peut-être d'abord aux difficultés propres à son objet, à savoir le corpus de ce qu'on a appelé les manuscrits philosophiques clandestins, et qui ne couvre rien de moins que « l'ensemble des productions qui ne sont pas autorisées sur le sol français » (AS) entre le milieu du XVII^e et la fin du XVIII^e siècle. Ce corpus à trois membres comprend maintes caractéristiques, chacune généralement étudiée pour sa part : un support matériel, qui relève de l'histoire du livre, et des formes d'écriture que le manuscrit seul permet ; un contenu théorique, qui relève de l'histoire des idées matérialistes et hétérodoxes ; un réseau illégal de diffusion des textes, qui relève de l'histoire de la censure et du marché parallèle de l'édition. On comprend, dès lors, de quelle nécessité procède le recours à la notion générale de « phénomène » : elle comprend et synthétise toutes les dimensions – littéraire, éditoriale, philosophique – de la clandestinité à l'âge classique. Le phénomène n'est pas un autre objet d'étude ; il est le champ où intervient chacune des études évoquées. Il a, en tant qu'il les subsume, la valeur d'un hyperonyme. Geneviève Artigas-Menant, dans *Lumières clandestines*, reconduit ainsi la « diversité » des « manuscrits philosophiques clandestins » (17) à « l'unité du phénomène clandestin » (25). Il offre l'opportunité d'embrasser d'un seul regard toutes les formes sous lesquelles la clandestinité se montre.

Toutefois, et c'est là que je voudrais en venir, ni Geneviève Artigas-Menant, ni Gianni Paganini, qui affirme aussi « envisager le phénomène clandestin » (*Les philosophies clandestines à l'âge classique*, 8), n'ont questionné cette formule, ni prêté attention au formidable oxymore qu'elle recouvre. Que, sous quelque forme que ce soit, la clandestinité se montre, voilà qui ne va pas de soi, dès lors que « clandestin se dit de tout ce que l'on tient caché », comme l'écrivait déjà Boucher d'Argis dans l'*Encyclopédie*. Miguel Benitez, en 1996, ne prétendait pas autre chose, en qualifiant de « clandestin [ce] qui circule sous le manteau ... La clandestinité implique le secret : [elle] dérobe à la vue ce qui ne saurait devenir public » (FC 14). Le « phénomène clandestin », autrement dit, désigne l'apparence du caché, la manière dont se donne à voir ce qui se dérobe à la vue. Le premier terme, issu du *φαινω* grec : mettre au jour, ne peut mieux s'opposer à l'autre, issu du *clam dies* latin : dissimulé au jour. Du rapport entre ces deux termes, entre cette ombre et cette lumière, ne dépend peut-être rien de moins que celui qu'entretient la littérature clandestine avec celle des Lumières, dans le paysage de laquelle, dit Geneviève Artigas-Menant, elle « forme encore une masse opaque ». Voir plus clair dans cette masse opaque, élucider le phénomène de la clandestinité suppose au préalable que soit examinée la clandestinité du phénomène lui-même. D'un tel phénomène, on n'entre pas dans la logique sans la phénoménologie.

2. Vous avez compris à ce stade que je ne parlerai qu'indirectement de mon objet d'étude ; je prends plutôt pour objet l'étude que d'éminents chercheurs en font. De ces chercheurs contemporains, j'entends vous parler en disciple, c'est-à-dire en critique. Il s'agit de situer la recherche contemporaine, d'en reconnaître la figure et le geste privilégiés, afin d'ouvrir une perspective.

Ce geste, en vérité, n'a pas changé depuis 1912, et « la découverte, par Gustave Lanson d'un certain nombre de copies manuscrites de textes anti-chrétiens dans les bibliothèques municipales de France » (*LPCAC1*). Inaugural et depuis inlassablement répété, ce geste est précisément celui de la « découverte ». En témoigne le récit que propose Antony McKenna des étapes du développement des recherches sur le phénomène clandestin : « La littérature philosophique clandestine constitue un objet d'études depuis [sa] découverte par Gustave Lanson ... Lanson a fort bien su interpréter les quelques indices dont il disposait : il venait de mettre le doigt sur un aspect caché de la vie des idées à l'âge classique ... Miguel Benitez a relancé les recherches en découvrant un très grand nombre de copies inconnues jusqu'alors ... La littérature clandestine sort de l'ombre [mais] n'a pas encore dévoilé toutes ses richesses » (1-2). On le voit : la saturation du lexique de l'apo-calypse, de la révélation et du dévoilement, traduit toute une herméneutique : dé-couvrir, ce n'est pas simplement exhumer ou trouver des textes nouveaux, mais c'est encore *élucider* – littéralement *mettre en lumière* – des références, des pratiques, ou l'identité des auteurs anonymes, nombreux parmi les clandestins. Dans cette mesure, le geste qu'accomplit Benitez en publiant en 96 ce livre au titre significatif : *La face cachée des Lumières*, n'est pas seulement le même que celui, pionnier, de Lanson ; il hérite encore d'Adrien Baillet, qui le premier a formulé le paradigme de ces recherches, dans *Les auteurs déguisés*, paru en 1690. Je cite la première phrase de l'adresse au lecteur : « Dans cet ouvrage ..., il s'agit non seulement du *déguisement*, mais encore de la *découverte* des auteurs cachés. Cette persuasion m'avait porté d'abord à lui donner pour titre, *Découverte d'auteurs déguisés* ».

La clandestinité, autrement dit, parce qu'elle se présente voilée, qu'elle ne se donne pas d'elle-même, appelle, invite, incite au découvremment. Le phénomène clandestin n'existe pas en tant que tel : il est solidaire d'un geste critique qui consiste à mettre en lumière, à rendre manifeste ce qui se tient sous l'apparence. Parce qu'il ne se montre pas, il demande à être montré, dans un discours apophantique, qui est, à son insu, mais presque par définition, celui de la phénoménologie. « Le montrer, écrit Heidegger dans les *Problèmes fondamentaux de la phénoménologie*, a donc le caractère du dévoiler ... Ce dévoilement est la fonction fondamentale de l'énoncé » (259). La critique phénoménalise ce qui échappe au phénomène ; elle est contrainte par son objet à accomplir spontanément la tâche phénoménologique. « Phénomène clandestin » n'est pas un oxymore, car il n'y a de phénomène que de la clandestinité. Je cite le §7 d'*Être et Temps* : (I §1) « Qu'est-ce donc que la phénoménologie doit « faire voir » ? Qu'est-ce qui doit, en un sens insigne, être appelé phénomène ? Qu'est-ce qui, de par son essence est *nécessairement* le thème d'une mise en lumière *expresse* ? Manifestement ce qui ... *ne* se montre justement *pas*, ce qui, par rapport à ce qui se montre de prime abord et le plus souvent, est *en retrait*, mais qui en même temps appartient essentiellement, en lui procurant sens et fondement, à ce qui se montre de prime abord et le plus souvent. » Ce qui ne se montre pas, mais appartient à ce qui se montre en lui procurant sens et fondement, c'est, pour nous, la littérature clandestine en retrait derrière les Lumières ; « elle nous oblige [de même], poursuivait McKenna, à découvrir le véritable contexte intellectuel qui donne leur sens aux démarches des grands philosophes » (2).

Il ne s'agit donc pas pour moi de reprocher à la recherche sur le phénomène clandestin, un défaut de phénoménologie : cherchant à combler le défaut en quoi consiste son objet, elle est heideggérienne sans le savoir et malgré elle. Peu importe, à ce titre, que « l'objet » de Heidegger, rien de moins que l'être de l'étant, paraisse sans commune mesure avec le sien, la

clandestinité littéraire à l'âge classique. Chacun, et c'est leur lieu commun, nomme « ce qui n'apparaît pas » ; leur appréhension relève d'une révélation méthodique, « dont le besoin, je cite Federico Viri, ne s'arrête pas à la question de l'être ... dépasse et survit à l'ontologie ». Face à ce qui se voile, à ce qu'ils ne voient pas, les chercheurs ne voient pas quoi faire d'autre que dévoiler. « C'est précisément, poursuivait Heidegger §3, parce que le phénomène n'est pas donné qu'il est besoin de phénoménologie. »

3. En vérité, et paradoxalement, c'est bien plutôt par excès que par défaut de phénoménologie que pêcherait la recherche en ce domaine. Elle est même à ce point phénoménologique, que pourraient lui être adressées toutes les critiques qui ont valu pour la phénoménologie. De ces critiques, par manque de temps, je ne pourrai que faire état, dans une série de raccourcis que je vous demande de me pardonner. J'en retiens deux, qui me semblent indiquer le mieux les apories dans lesquelles sa méthode implicite engage à son insu la recherche contemporaine.

L'une, proprement méthodologique, concerne la manière dont, en la mettant en lumière, le chercheur dénature la clandestinité. Elle vise, autrement dit, le paradoxe d'une découverte dont le succès consiste à nier son objet. D'abord, en ce que, par principe, mettre l'ombre en lumière ne la donne pas à voir, mais la dissipe tout à fait. « La clandestinité, lit-on dans *Totalité et infini* d'Emmanuel Levinas, avoue une vie nocturne, laquelle n'équivaut pas à une vie diurne, et seulement privée de jour » : la lumière en ce sens, qui rend pourtant possible tout phénomène en général, est, pour le clandestin, une condition d'impossibilité. En prétendant l'éclairer, « elle occulte le nocturne ». On ne comprendra pas la clandestinité en cherchant à la mettre à jour ; comme Eurydice, la voir c'est la perdre de vue. Par suite, on ne comprendra pas non plus la clandestinité en la resituant dans l'horizon des Lumières, en l'envisageant qu'en vue de leur meilleure compréhension. « Par la lumière, écrit Levinas 2 §3, cette fois dans *De l'existence à l'existant*, l'objet, venant du dehors, est déjà à nous dans l'horizon qui le précède, déjà appréhendé, et devient comme venu de nous, commandé par notre liberté ». La tendance téléologique à comprendre le clandestin à la lumière des Lumières, rejoint, en ce sens, la tendance phénoménologique à réduire l'ombre à la lumière. Elle coïncide, ajoute-t-il, « avec le dévoilement de l'autre où l'autre, en se manifestant, perd son altérité. » Il s'agit, dans tous les cas, et au risque de tout confondre, de reconduire l'autre au même, et l'inconnu au connu. « La lumière fait tout venir de moi, et ramène toute expérience à de la réminiscence » (Le temps et l'autre). La recherche contemporaine sur les manuscrits clandestins tombe ainsi dans ces deux écueils : elle est tautotéléologique ; elle fait violence au clandestin sur lequel elle a mis la main. Je cite Jacques Derrida dans *Violence et métaphysique* : 3 §3 « Incapables de respecter l'autre dans son être et dans son sens, la phénoménologie serait donc une philosophie de la violence. A travers elle, toute la tradition philosophique aurait partie liée, dans son sens et en profondeur, avec l'oppression du totalitarisme du même ... La métaphore héliologique ne fait que détourner notre regard et fournit un alibi à la violence historique de la lumière : déplacement de l'oppression technico-politique vers la fausse innocence du discours philosophique ».

La méthode appliquée au phénomène clandestin implique, autrement dit, et c'est là ma seconde critique, une politique de la recherche. Sa violence est tout sauf abstraite et conceptuelle ; elle se traduit par des modes d'investigations, et s'incarne très concrètement dans les figures pour le moins problématiques sous lesquelles les chercheurs se présentent eux-mêmes. Je pense, par exemple, à la figure du détective à laquelle s'identifie Gianluca Mori dans un livre qui vient de paraître, *Athéisme et dissimulation au XVIIe siècle*, tout entier consacré à la quête de l'identité de l'auteur anonyme du traité *Theophrastus redivivus* : 4 §1-2 « L'attribution du *Theophrastus redivivus* (1659) à Guy Patin – lit-on dans son avant-propos – est le fruit d'une enquête fascinante où il s'agissait de faire « parler » tous les détails. Les amateurs de polars apprécieront la méthodologie de l'enquête, qui conduit ... à conclure avec

Mori à la responsabilité de l'ancien doyen de la Faculté de médecine. / La démarche est celle du profiler, qui agence tous les détails de la vie sociale du suspect. » Singulière et dérangeante politique, en somme, celle qui face au clandestin, face à l'absence de signature, ne mandate rien de mieux qu'une assignation policière. Guy Patin, pour sa part, aurait sans doute contresigné cette lettre anonyme qu'on attribue à Robert Challe : « je vous demande en grâce de ne vous point informer qui je suis, et si mon nom vous est connu ... je vous supplie de ne pas le découvrir. »

Je pense, ensuite et enfin, à cette autre figure, la même radicalisée, qu'assume Miguel Benitez dans *Le foyer clandestin des Lumières*. Je le cite : **5** « Le chercheur est un détective – et un inquisiteur, si l'on veut. Il ... suit avec pertinacité des traces, de minces indices le plus souvent, qui échappent à la plupart des lecteurs ; il lui faut questionner, au sens fort, ces documents : car afin qu'ils révèlent ce qu'ils ont longtemps caché jusques dans leurs moindres plis, « on les doit quasi contraindre, comme en la torture. » » Avec une ironie sans doute involontaire, Benitez cite ici Jean Bodin, premier auteur connu de manuscrit clandestin, dont les livres furent brûlés par l'inquisition, et qui disait dans cette formule l'exact contraire de Benitez, appelant à contraindre autrui, je cite, « par la seule démonstration ... sans lui en faire inquisition ».

Benitez reproduit sur le texte de Bodin l'attitude des censeurs qui l'ont persécuté ; obnubilé par la vue, et intéressé par la prise, il omet de prêter l'oreille. Comme Gianluca Mori, il fait figure d'indic devant le moins indice, et ne voit dans la trace qu'une occasion de mieux traquer. Le paradigme de sa recherche correspond en somme, trait pour trait, au paradigme indiciaire, ou paradigme cynégétique – entendez : celui de la chasse – dont Carlo Ginzburg a montré qu'il imprègne les sciences humaines dans son fameux article « Traces ». « Ce qui caractérise ce savoir relatif à la chasse, y peut-on lire **6 §3**, c'est la capacité de remonter, à partir de faits expérimentaux apparemment négligeables, à une réalité complexe qui n'est pas directement expérimentable. » Sans doute aurez-vous reconnu dans cette dernière formule quelque chose de la tâche phénoménologique. C'est de cette part indiciaire de la phénoménologie que la recherche sur les clandestins tient sa dynamique prédatrice. A vouloir remonter du phénomène au clandestin, on ne comprend plus rien au phénomène clandestin. Dans ce cas, comme l'écrit Levinas dans « La trace de l'autre », « l'ombre est prise pour une proie, et la proie est lâchée pour l'ombre ».

4. Je voudrais, maintenant et pour finir, indiquer en deux mots rapides la voie qu'on pourrait suivre pour sortir de ces apories. On l'a vu, en tant que son geste critique ne consiste qu'à le dévoiler, la recherche n'atteint jamais le clandestin en tant que tel. Elle s'égaré doublement, en voulant se saisir de ce qui par nature échappe à toute saisie, et en confondant le rapport du phénomène au clandestin avec le rapport du signifiant au signifié. La recherche littéraire sur le phénomène clandestin, si elle veut le donner à voir dans sa nature inapparente, si elle veut le suivre à la trace sans le traquer ni le trahir, doit rompre avec ce paradigme, que les inquisiteurs partagent avec les phénoménologues. Elle doit, pour ce faire, libérer le concept de signifiante propre à la trace de sa double interprétation sémiotique et phénoménale, qui réciproquement le condamne au statut d'indice et le livre à la tyrannie de la lumière. Si sa signifiante consiste, dit Levinas **7b §2** « à signifier sans faire apparaître, si elle établit une relation ... qui ne dévoile pas – si, par conséquent la trace n'appartient pas à la phénoménologie ... on pourrait, du moins, s'en approcher par une autre voie en situant cette signifiante, à partir de la phénoménologie qu'elle interrompt ». Cette autre voie, qui donne accès à l'autre trace, à la fois relève et s'exempte de la phénoménologie ; elle rompt avec le « concevoir », dans lequel Heidegger aura aussi fini par reconnaître, je cite, « le geste d'une capture ». C'est lui qui en donne la formule, 50 ans après *Être et temps*, à la fin de son séminaire de Zahringen : il s'agit bien encore d'une « phénoménologie », mais d'une « phénoménologie de l'inapparent ».

Ce changement de paradigme aurait, au moins, cette conséquence, que je livre schématiquement : il permettrait de décrire pour elle-même la trace que laisse le clandestin dans le phénomène qu'il sous-tend, et par là d'étudier ce qu'Alain Faudemay a appelé la « persistance de l'obscurité au siècle des Lumières ». Certes, et Levinas le reconnaît lui-même, la trace **7b §3** « peut être prise pour un signe. Le détective examine comme signe tout ce qui marque sur les lieux du crime l'œuvre volontaire ou involontaire du criminel, et le chasseur marche sur la trace du gibier ... Mais, poursuit-il **§5**, ce qui reste spécifiquement trace, ne signifie aucune de ces intentions, aucune de ces qualités, ne révèle ni ne cache précisément rien. Dans la trace a passé un passé absolument révolu. Dans la trace se scelle son irréversible révolution. Le dévoilement qui restitue le monde s'abolit dans cette trace », au point, lira-t-on plus loin, que « celui qui a passé n'a jamais été en présence ». En tant que telle, autrement dit, la trace ne renvoie qu'à elle-même, et par là rend d'emblée caduque toute tentative de remontée : elle ne signale pas même l'absence de cela dont elle est la trace ; elle est trace pure, signe de rien. C'est le nœud de son équivoque, que Levinas définit, dans *Totalité et infini*, comme la « simultanéité du clandestin et du découvert, dans laquelle le secret apparaît sans apparaître ». Elle est le lieu – formule de Blanchot – d'une « clandestinité à ciel ouvert ».

Ce lieu ne situe pas le terme, mais le tout début d'un chemin. Si elle tentait de l'emprunter, la recherche contemporaine sur les textes clandestins en viendrait à substituer à l'habituelle inquisition, une démarche de volupté, dont Levinas, toujours lui, écrit qu'elle « découvre le caché en tant que caché ... Le découvert en elle ne perd pas dans la découverte son mystère, le caché ne se dévoile pas, la nuit ne se disperse pas. » De même, au geste du chasseur, elle substituerait la caresse, qui, je cite une dernière fois, « consiste à ne se saisir de rien, et à solliciter ce qui sans cesse se dérobe ... Elle n'est pas une intentionnalité de dévoilement, mais de recherche : elle marche à l'invisible ». J'ignore si ce chemin est viable pour la recherche littéraire ; à ce stade, je n'en vois point d'autres. Ce dont je pourrais être sûr, c'est que cette recherche, si elle veut sortir de l'impasse, ne pourra pas faire l'impasse sur la mise en question de ses propres méthodes, et sur leur mise en relation avec d'autres démarches critiques – phénoménologie entre autres. La littérature clandestine, et la recherche qui l'accompagne, requiert absolument une telle compagnie. Ainsi, disait Maurice Blanchot, dans un article sur Levinas, « la philosophie serait notre amie à jamais, de jour, de nuit, fût-ce en perdant son nom, devenant littérature, savoir, non-savoir, ou s'absentant, notre compagnie clandestine. »